

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » 14 » six mois.
» » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFITTE, BULLIER et Co, 30, rue de la Harpe.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER
et Co, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX
19 mai 1863.

M. Drouyn de Lhuys vient d'adresser à notre ambassadeur à Constantinople une note en réponse à la circulaire du ministre des affaires étrangères en Turquie, sur la question de l'isthme de Suez. On présume qu'un arrangement amiable mettra fin à un incident qui n'a d'autre cause que la mauvaise foi du gouvernement anglais, secondée encore en cette circonstance par l'intimidation qu'elle exerce sur la Turquie.

Le *Moniteur* annonce que le projet de loi sur les fondations en faveur de l'enseignement public ou au profit des bourgeois est à la veille d'être voté par la Chambre des représentants de Belgique. Dans la séance du 8 mai, le gouvernement a déposé sur le bureau de la Chambre une série de projets de lois destinés à faire droit aux réclamations soulevées à Anvers par l'affaire des fortifications.

La nouvelle agence russe, qui vient d'être installée à Varsovie, publie de nombreuses dépêches annonçant les défaites éprouvées par les insurgés polonais. D'un autre côté, les derniers télégrammes reçus de Cracovie disent que l'insurrection gagne chaque jour du terrain, particulièrement dans le palatinat de Lublin.

On mande de Varsovie à la *Gazette d'Augsbourg* qu'à l'occasion du dîner qui a eu lieu lors de la dernière fête de la Cour, le grand-duc Constantin a adressé d'une voix émue les paroles suivantes aux nombreux militaires d'un grade élevé qui s'y trouvaient réunis :

« Amis et camarades !

Je vous en conjure, tenez ferme au trône et à la patrie, car notre avenir est sombre et nous serons probablement impliqués dans une guerre européenne. Soyez donc unis, car l'union fait la force. »

Ces derniers mots peuvent être considérés comme une allusion aux dissidences qui ont éclaté entre les généraux allemands et russes de l'armée de Pologne.

Le *Moniteur* annonce que le Saint-Père

a quitté Rome le 11, pour visiter les provinces méridionales de ses Etats. Sa Sainteté a reçu de la part des populations un accueil enthousiaste, à Velletri, notamment.

Des informations adressées le 14 mai à l'Agence Havas nous apprennent qu'à cette date le Saint-Père continuait, au milieu de l'enthousiasme des populations, son voyage dans les provinces méridionales.

Le bruit de la retraite du cardinal Antonelli, répandu par les journaux italiens, est sans fondement.

L'Agence Havas nous communique une dépêche télégraphique de New-York, datée du 6 mai, annonçant la défaite de l'armée unioniste, après un combat qui a duré quarante-huit heures. Les confédérés ont acheté cher leur victoire ; ils ont éprouvé des pertes considérables.

J. REBOUX.

Pologne.

On écrit du royaume de Pologne, le 9 mai, au *Journal de Posen* :

« Un des corps les mieux organisés et les mieux armés de l'insurrection polonaise celui de Tatchanowski, que les Russes ont bien appris à connaître, avait pris le 1^{er} mai une très bonne position à 3 kilomètres de Sompolno, au milieu des bois d'Ignacewo. Il y fut attaqué le 8 par une colonne moscovite forte de 1,000 chasseurs, de 12 compagnies d'infanterie et 4 escadrons de cavalerie avec 8 canons ; en tout, 4,000 hommes. L'arrivée du colonel Schildner, pendant le combat, avec six compagnies, porta les forces des Russes à 6,000 hommes. Le centre et l'aile droite des Polonais résistèrent vaillamment à l'attaque des Russes, qui ne parvinrent à les chasser d'Ignacewo qu'en incendiant le village de ce nom. L'aile gauche polonaise, cernée de tous côtés, dut battre en retraite devant des forces trop supérieures. Tatchanowski lui-même, isolé des commencements de la lutte avec un faible détachement, ne put rallier son corps, et l'on ignore jusqu'à présent ce qu'il est devenu ; on ne croit pas cependant qu'il ait péri. Les Polonais se retirèrent dans la forêt d'où ils repoussèrent encore deux fois les Russes. Les hommes qui formaient le corps de Tatchanowski se sont dispersés pour se réunir dans un autre endroit. »

« Cette affaire est une des plus impor-

tautes qui ait eu lieu depuis le commencement de l'insurrection polonaise. Les Russes auraient compté, d'après l'aveu de leurs propres officiers, près de deux compagnies et cent de tués et une compagnie de blessés. Les faucheurs, commandés par M. Garnier, ont détruit une compagnie entière. Soixante chariots remplis de blessés russes sont arrivés à Konin. Les Moscovites ont perdu 500 hommes, tant tués que blessés, parmi lesquels se trouvent un général, un colonel et un bon nombre d'officiers supérieurs. Les pertes des Polonais ont été également très considérables, car les Russes achevaient les blessés et égorgaient les prisonniers. 170 cadavres polonais ont été jetés dans une seule fosse ; nous avons vu, en outre, de 60 à 70 blessés et 10 hommes brûlés vifs. Parmi les morts ou blessés se trouvent plusieurs personnages importants du royaume de Pologne et du grand-duché de Posen, tels que : les comtes Turno, le député Megolewski (une des célébrités oratoires de la Chambre prussienne) le major Strzelecki, etc., etc.

Le comte Dzialynski, beau-frère du prince Czartoryski, s'est brillamment comporté dans cet engagement. »

Le Sénat académique et la municipalité d'Helsingfors, en Finlande, ont refusé de signer l'Adresse de dévouement à l'Empereur de Russie à l'occasion de l'insurrection polonaise.

Les habitants d'Abo, seconde capitale de la Finlande, ont également refusé de signer l'Adresse, recommandée à toutes les provinces russes par les gouverneurs militaires.

Russie.

On écrit de St-Petersbourg, 11 mai :

« On craint beaucoup la guerre ici et l'énorme activité déployée dans les chantiers de Cronstadt, ainsi que l'animation qui règne au ministère de la guerre ne sont pas faites pour rassurer l'esprit public ; le commerce se ressent beaucoup de ces prévisions. »

« On a présenté dernièrement à l'assemblée des négociants de la Bourse un plan d'amélioration de notre port, dont les frais s'élevaient à 8 millions de roubles ; bien que ce projet date de 10 ans, l'assemblée a remis son exécution à un moment plus favorable. »

« L'armée russe compte huit corps de cosaques qui viennent de recevoir l'ordre de se tenir prêts à entrer en campagne. »

« Un télégramme de Gorki annonce que les étudiants polonais de Gorikorsk ont

mis le feu à l'établissement et se sont battus contre la garnison. Leur but était de rejoindre les insurgés. »

Grèce.

On écrit d'Athènes, 8 mars :

« Lundi dernier 4 mai, la population d'Athènes s'est réveillée au bruit d'un horrible attentat qui, vu les circonstances dans lesquelles il a été commis, devient l'événement le plus grave et le plus sinistre qui se soit accompli en Grèce depuis la révolution d'octobre. »

Cet attentat a donné lieu à deux notes très graves qui ont été adressées, l'une par le ministre de France au président de l'Assemblée nationale, l'autre par M. le ministre d'Angleterre au président du gouvernement provisoire. Voici la note du ministre de France :

Légation impériale de France en Grèce.

Athènes, le 4 mai 1863.

Monsieur le président,

« Un meurtrier condamné par un conseil de guerre pour avoir tenté d'assassiner et blessé à coups de sabre un officier de la marine française a été mis en liberté par le ministre de la guerre. »

« Avant-hier, un sous-officier grec a été signalé par moi comme ayant frappé un citoyen français, et levé le sabre contre lui. Son arrestation préventive a été refusée par le ministre de la guerre. »

« Hier, un domestique français a été assailli à coups de sabre par des sous-officiers grecs, s'est dérobé par la fuite à ses meurtriers ; puis, dix minutes après, il a été rejoint par eux dans la pharmacie où on lui faisait les premiers pansements. Là, ses assassins se sont mis en devoir de l'achever. Ce malheureux n'a été arraché à la mort que par l'énergie de mon fils, attaché de la légation de France, et du pharmacien qui le soignait. Ce crime était commis à trois heures ; trois cents personnes étaient témoin ; à sept heures et demie, les meurtriers étaient encore sur le boulevard, se targuant de leur impunité, libres et provocateurs : je les ai vus moi-même. »

« De pareils actes devaient engendrer d'autres, quand l'impunité leur était assurée, d'une manière si éclatante : dans la nuit, un plus abominable forfait était accompli. »

« Une femme était enlevée en pleine rue d'Athènes, entraînée par trente hommes ayant l'uniforme des soldats et des sous-officiers. Après d'affreuses menaces de mort, ils lui ont successivement fait subir les derniers outrages et l'ont laissée dans

un terrain abandonné où une patrouille de gardes nationaux l'a trouvée sans connaissance et demi morte, à 4 heures de la nuit. »

« Ces faits se passent, Monsieur le président, à quelques pas de l'assemblée à laquelle la Grèce a confié le soin de ses destinées et de son avenir. Il importe que les représentants soient informés sans retard. Je vous prie donc de donner connaissance de cette lettre et de provoquer les mesures que nécessite la sécurité publique et qu'inspirera le soin de l'honneur de ce pays. »

« Recevez, Monsieur le président, l'assurance de ma haute considération. »

Bourée.

Voici la réponse que l'assemblée nationale a faite à la note ci-dessus :

« L'assemblée a entendu avec une profonde affliction la lecture de la note du ministre de France sur le déplorable attentat de la nuit dernière. Elle en témoigne au gouvernement son vif mécontentement, et lui ordonne de punir les coupables suivant toute la rigueur des lois, et d'exercer dorénavant, sous son entière responsabilité, une active surveillance pour prévenir de pareils crimes. »

Mexique.

On lit dans la *Nation* :

« Un courrier parti de la Havane, le 18 avril, c'est-à-dire trois jours après le départ du paquebot des Antilles, fait connaître les noms des six forts dont se sont emparés les troupes françaises. »

« Ces forts, qui défendent Puebla, sont : le Démocrate, Saint-Anita, Saint-Jean et Irbidie, Hidalgo, Ingénieur, St-Jean et Remedios. »

« Quant aux forts de Loretto et Guadalupe, qui constituent la défense extérieure de Puebla, on s'attendait à les voir tomber, d'un moment à l'autre, au pouvoir des Français. »

« Il se confirmait que le général Forey, malgré son sentiment d'humanité dont on doit le louer, avait pris toutes les mesures convenables pour que les habitants de Puebla souffrissent le moins possible du bombardement de la ville. » — Escudier.

Amérique.

Le brigadier-général prince Camille de Polignac vient d'être envoyé dans la Louisiane occidentale. Nous lisons à ce sujet

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 20 MAI 1863.

— N° 22. —

BERTHE.

XVIII. (Suite).

Elle haussa les épaules comme pour dire : « Sotte question ! » et répondit sèchement :

« Non. »

« Comment pensez-vous que j'aime le mieux vous voir ? Comme hier, au bal, ou comme ce matin, à la campagne ? »

« Comme aujourd'hui, naturellement ! s'écria-t-elle avec impatience. »

« Pourtant, marquise, je serais presque heureux si vous consentiez à vivre un peu moins solitaire. »

« De crainte sans doute que je ne devienne misanthrope pendant votre absence ? demanda-t-elle un peu ironiquement. »

« Me saurez-vous mauvais gré de vous répondre oui ? »

« Certes ! car je ne vous ai jamais donné, à vous, le moindre signe de misanthropie. Vous m'avez toujours été... »

« Voyons, marquise, soyez bien franche : que vous ai-je toujours été ? »

« Agréable, » dit Berthe avec douceur, et elle reprit sa course. Après un instant de silence, elle poursuivit : « Vous avez raison, tout excès nuit. Au risque de devenir énormément frivole, je passerai chaque soir une couple d'heures en société. Partez donc sans crainte, et revenez de même. »

Achille s'inclina avec reconnaissance. Il se sentait le cœur léger et joyeux comme si cette promesse aimable renfermait quelque chose de tout particulièrement enchanteur pour lui.

Après le départ d'Achille pour Paris, Eugénie, voyant Berthe dans des dispositions toutes nouvelles, dit à son mari :

« Il s'est passé quelque chose entre eux, j'en suis sûre. Ducrozet s'en va, Berthe se lance dans le monde et dessine toute la matinée avec un professeur, assidûment, comme si elle cherchait à se distraire, et peut-être aussi à dissimuler son dépit secret. Grâce à Dieu ! voilà donc ce danger passé. J'espère que désormais elle se tiendra mieux sur ses gardes. »

« Ah ! bah ! s'écria le comte ; que se sera-t-il passé ? Tout au plus une petite brouille, comme il arrive parfois avant qu'on ne se soit tout à fait mis d'accord. Ils le feront au retour de Ducrozet, dans la joie du revoir. »

« Helas ! Narestan, que vous êtes cruel à l'égard de mes vœux et de mes espérances ! dit Eugénie d'un air tragique. »

« Chère enfant ! répliqua-t-il impatienté, tu sais que tu me désespères quand tu te jettes dans le sentimental. Je le teste cordialement. Epargne-moi donc, et dis-moi simplement quels sont tes vœux et tes espérances. »

« Je desire, répondit-elle très-sèchement, que Berthe adopte Marie pour sa

filie et lui lègue sa fortune, sinon tout entière, au moins en grande partie. Voilà pourquoi je suis contre tout second mariage, car ma fille me tient de plus près que ma sœur. J'espère que vous comprendrez assez cela pour ne pas le taxer de sentimentalité. »

« Certainement ! C'est, Dieu merci ! assez franc et assez clair. Seulement je crois que Berthe doit penser à elle-même avant de penser à sa nièce, et qu'elle a d'autres plans. »

Eugénie haussa les épaules et ne répondit pas.

XIX.

A son retour de Paris, Achille trouva Berthe bien changée. Il lui sembla qu'elle venait seulement de quitter le deuil, et pourtant c'était fait depuis longtemps déjà, et ce fut sous la robe brune qu'elle portait presque sans cesse — robe de carmelite, comme l'appelait Eugénie — qu'il la rencontra le lendemain de son arrivée à Nice. Il n'eut pas le courage de lui demander la cause de sa métamorphose ; il craignait Dieu sait quelle réponse, et le cœur lui battait avec force à ces paroles de la marquise :

« Pourquoi avez-vous tant prolongé votre absence ? Plus de trois semaines ! J'avais quelque chose à vous dire, et le temps m'a paru bien long. »

« J'ai appris à Paris des choses importantes pour ma position et mon avenir, et la carrière est une chose qu'il n'est pas permis de négliger. Mais ne parlons point de moi. Vous ne vous intéressez guère, sans doute, aux changements qui ont lieu dans le corps diplomatique, ajouta-t-il en souriant. »

« D'accord ; mais, en ce qui vous concerne, ils m'intéressent beaucoup. »

« Dans quelques semaines, vous aurez peut-être des félicitations à m'adresser. »

« Il sera trop tard pour moi, dit Berthe. »

« Marquise ! s'écria-t-il en pâlisant et en s'arrêtant tout à coup. »

« Ne m'effrayez donc pas ainsi ! répliqua-t-elle avec mécontentement et embarras. »

« C'est vous, au contraire, qui m'avez effrayé. Et pourquoi donc sera-t-il trop tard ? »

« Parce que j'ai l'intention de partir, et le plus tôt possible. J'ai reconnu en votre absence que cette vie n'est pas du tout celle qui me convient. J'ai dessiné comme si j'aspirais à devenir un Raphaël ; cela m'ennuie. L'art exige le cœur tout entier ; je ne lui donne pas le mien exclusivement ; aussi me dédaigne-t-il, et nous sommes quittes. Je me suis lancée dans le monde, cela m'ennuie encore davantage, car je n'y rencontre personne qui sympathise avec moi. Ma franchise blesse les gens, mes idées arrêtées les scandalisent ; je leur déplais et ils me déplaisent aussi. J'ai donc résolu de me sauver à Vaux, et j'attendais votre retour avec impatience. »

« Disposez de moi, dit Achille, croyant que Berthe allait lui demander quelque service, peut-être même lui proposer d'être du voyage. »

« Je voulais vous dire cela, à vous tout le premier, parce que nous sommes d'anciennes connaissances et de bons amis. »

« Et voilà tout ?... O marquise ! à ces deux titres que vous invoquez vous-même, permettez-moi de vous prier de ne pas choisir pour votre départ le moment de mon retour. Je reviens, moi, pour passer

avec vous le temps de votre séjour ici ! »

« Ce n'était pas convenu, interrompit-elle. »

« Pas tout haut, non ; mais tacitement ?... »

« Vous avez raison, dit Berthe, et elle sourit. Mais je soupire après Vaux, après mon existence paisible, après les bonnes gens qui se réjouissent quand ils me voient au milieu d'eux. Du sein des oliviers et des oranges, j'aspire à ce pays où la nature est sauvage, mais où je m'intéresse à tout visage que je rencontre, à tout arbre que je regarde, à toute cheminée que je vois fumer. Je brûle de quitter cette plaine si merveilleusement fertile, mondée de soleil, ceinte par la mer et les montagnes, et de retourner dans ma vallée étroite, auprès des mortels qui m'aiment et auxquels je suis attachée... »

« Eprenez-vous donc absolument, interrompit Achille avec un demi sourire, le besoin d'aimer une foule de gens ? »

« Je ne suis, poursuivit Berthe, sans lui répondre, ni une artiste, ni une femme du monde, mais une de ces personnes qui ont tout bonnement besoin de force de voirs à remplir, et mon domaine de Vaux m'attire par cette seduction-là. »

« C'est l'inaction qui vous pèse. Mais n'allez-vous point, là-bas, vous abîmer dans un océan de souvenirs mélancoliques et de rêveries douloureuses ? »

« M'y plonger, oui ; m'y abîmer, non. Le souvenir des grandes douleurs, l'insupportable mélancolie qui nous saisit quand nous nous reportons vers le passé, sont pour nous comme le lest pour un navire. Sans ce lest, que l'inexpérience seule juge incommode, nous serions le jouet des flots de la vie. »

« Je sais que vous êtes plus forte que